C'est la rage au cœur que les combattants improvisés, qui, tous, s'étaient conduits en véritables soldats, durent abandonner leurs armes. « Les héros de cette terrible journée, a dit Chateaubriand, ce furent les cent cinquante jeunes gens de l'Ecole Polytechnique... Environnés d'ennemis, ils refusèrent de se rendre; il fallut les arracher de leurs pièces. Le grenadier russe les saisissait, noirs de poudre et couverts de blessures; tandis qu'ils se débattaient dans ses bras, il élevait en l'air, avec des cris de victoire et d'admiration, ces jeunes palmes françaises, et les rendait toutes sanglantes à leurs mères. »

Ce fut un triste cortège que celui qui, une heure plus tard, arrivait aux Archives : car c'était là, au milieu de ceux qu'il regardait comme sa famille, qu'Hector avait cru devoir faire porter le corps du pauvre Daguin.

M^lle^ Morangis et Henriette mêlèrent leurs larmes aux siennes; mais l'archiviste dit avec un triste sourire :

— Après tout, c'est peut-être la fin qui convenait le mieux à un patriote comme était notre excellent ami. Qui sait si l'avenir ne lui réservait pas encore bien des tristesses! Les Bourbons vont revenir. Qui sait s'il ne lui eût pas encore été plus cruel de les voir sur le trône que d'y voir Napoléon!

Le cœur déchiré de chagrin, Hector sortit de Paris par la porte de Montrouge, encore libre, avec l'intention de prendre la direction de l'est quand il croirait pouvoir le faire avec sécurité. Il pressait son cheval, ayant d'autant plus hâte de rejoindre l'Empereur qu'il le devinait plus malheureux.